

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 4

Artikel: Pas assez mouillé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN PÊCHANT LES ECREVISSES

ASSIS au bord d'un buisson. Charles Sylvestre écoute son compagnon lui raconter une histoire en attendant de lever ses balances :

« Vous ne connaissez pas, me dit-il, l'aventure qui arriva au père Pimpin ? Il avait été guéri d'une fluxion de poitrine par un savant médecin. Il est pauvre et il promet en retour un fameux plat d'écrevisses. Le médecin acceptait d'être payé comme ça : c'était un poète... Mon Pimpin vient à la ville. Il avait mis sur sa bonne tête son chapeau rond, ce qui était signe d'importance. Il portait, dans un petit sac, un cent d'écrevisses, mais le sac était percé. Il n'y avait guère de chemin à faire, sans cela, il n'en serait pas resté une dedans. La cuisinière ouvrit la porte toute grande, quand il eut prononcé le mot de passe : « Ecrevisse et Pimpin ». Il monte jusqu'au bureau du docteur :

— Vous êtes frais comme une rose ! lui dit cet homme, à lui, qui était jaune comme un coing. Mais le propre des médecins c'est de donner confiance aux malades et aux bien-portants.

— Oui, monsieur, répondit Pimpin, je me porte comme un bœuf !

Ce disant, il tâte son sac ; il se gratte les joues : — Je venais pour... Je venais pour les écrevisses...

Il en voit une qui était tombée sur le plancher, une autre sur le pas de la porte. Il redescend l'escalier. Il y en avait sur toutes les marches. Alors, il revient en coup de vent vers le médecin et s'écrie :

— Ah ! monsieur, le bon Dieu me pardonne... elles sont moins bêtes que moi !... Elles arrivent... elles montent l'escalier... Il y en a aussi sur la route... patience... patience !



LA MÈRE

Roman inédit.

— Ah ! oui, fit-il, Docteur ès-lettres ! C'est vrai. Il m'a écrit sa réussite à l'examen. J'aurais préféré docteur en droit ou en médecine.

Paul entra, et son père eut un air de bonhomie dont il faisait bien rarement les frais.

— Voici justement l'illustrissime, dit-il, mes compliments pour ce doctorat. Je n'ai pas eu le loisir de te les envoyer au reçu de ton communiqué, je répare.

— Merci.

— Oui, mais je disais précisément à ta marraine que j'eusse préféré le doctorat en droit ou en médecine... Oh ! je sais que tes goûts ne t'y portaient pas, surtout vers le droit. Tu dédaignes les affaires.

— Pardon, je ne dédaigne rien...

— Eh ! bien, si tu préfères, ce sont elles qui te dédaignent, ayant l'instinct de ne point prospérer en tes mains. J'ai lu tes petites machines dans le *Journal littéraire*.

Paul s'étonna.

— Vous avez lu ? A New-York ?

— Ta marraine me les envoyait.

L'excellente femme parut confuse. Par fierté un peu maternelle et aussi pour intéresser le rugueux financier, elle avait, en secret, expédié en Amérique des numéros contenant les vers de Paul, et, maintenant, elle s'excusait, comprenant combien cette expression amoindrissante — « tes petites machines » — devait être pénible à un sensitif tel que son filleul, et combien aussi elle avait mal jugé la mentalité positive de Pierre Dubois.

— Je pensais faire pour le mieux... que tu serais satisfait.

Et son regard était si éploré que Paul s'apitoya.

— Mais certainement, bonne marraine, certain-

nement... C'est mon père qui n'a pas l'air de l'être... satisfait.

Pierre Dubois se récria. Le fait, d'ailleurs était de si minime importance. Que valaient, pour lui, pratiquement, ces strophes, ces rimes ? Il n'en tournait pas la main.

— C'est gentil. Tu as du talent. Eh ! pourquoi n'en aurais-tu pas ? Tu as de qui tenir. Je ne suis pas un imbécile, que diable ! Et ta mère...

ici, regrettant peut-être d'avoir prononcé ces trois mots, le banquier hésita. Mais Paul avait dressé l'oreille.

— Ma mère ? demanda-t-il.

— ...était une personne très intelligente.

Dite sèchement, d'une voix coupante, cette phrase sans valeur enlevait tout désir d'interroger davantage. D'ailleurs, Pierre Dubois, plus doucement, continuait.

— Mais, mon pauvre garçon, à quoi cela mène-t-il, le talent littéraire ? Ça court les rues et ça nourrit très peu.

— Toujours le vieux cliché, que nous répé-

rons entre étudiants :

Aux petits oiseaux Dieu donne la pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

— Très exact, mon ami. Tiens, je lisais, l'autre jour, que Sully-Prudhomme, un maître, n'est-ce pas, retirait annuellement trois mille francs de la vente de ses livres. Cinquante dollars par mois. J'en donne le double à mon chef-encaisseur.

Paul eut un hochement de tête. On ne pouvait comparer. Discuter sur de telles bases devenait impossible. Un poète ! Un encaisseur !... *Le Vase brisé* avec un bordereau.

— Oui, oui, ponctua Pierre Dubois, je comprends. Un encaisseur ! Qu'est-ce qu'un encaisseur ? Rien, n'est-ce pas ? Un commis ? Peu de choses. Un caissier ? Guère plus. Un fondé de pouvoir ? Pas davantage. Et un banquier ! Même farine. Oh ! ne te défends pas. Je connais ces idées d'homme de lettres. Il n'y a rien, pour vous, à côté de l'art et des bouquins. Nous autres, gens d'affaires, qui vous faisons vivre. Oui, mon garçon, sans nos gros sous, vous créveriez de faim... Nous autres, nous n'existons pas, nous ne comprenons pas, nous ne sentons pas. La beauté, la grandeur, la poésie... Tout ça vous appartient. C'est votre domaine. Nous sommes poussière, vous êtes des dieux.

Pierre Dubois, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, bien campé sur ses grandes jambes nerveuses, souriait non sans quelque dédain.

— Des dieux, répéta-t-il, des dieux. Vous créez ! Mais nous luttons, nous autres, nous luttons. Et tu penses peut-être qu'il n'y a pas de poésie dans cette lutte ? Tu t'imagines que l'homme risquant sa peau sur quelque champ de bataille, à l'aveuglette, dissimulé tant bien que mal derrière un tas de terre, attendant la mort qui passe — et qui vient, il ne sait d'où, de très loin, de là-bas derrière... des balles, des obus, du vent qui frappe et contre lequel il ne peut s'abriter — tu crois que cet homme est plus « littéraire » que le financier engagé dans une terrible partie, où sa vie est également en jeu ?...

Il s'échauffait à parler, et, peu à peu, se transfigurait réellement. Sa face sévère de lutteur, éclairée par le souvenir des émotions, savourées ou souffertes, prenait maintenant une expression de vraie grandeur, un peu sauvage, un peu cruelle, mais fière, virile et, par cela même, d'une beauté indiscutable.

— Risquer sa vie, disait-il, risquer sa vie, mais est-ce comparable à un risque de bonheur ? Et combien en ai-je connu, qui ont succombé autour de moi, à la veille d'être heureux ? Non pas heureux par la richesse, ce qui, d'ailleurs, est bien quelque chose, mais se peut reconquérir si on l'a perdu, non, heureux par le cœur, heureux d'un bonheur qu'on rencontre une fois et qui ne paraît jamais plus, s'il échappe. Vie manquée, famille dispersée, projets avortés, alors que la victoire entrevue eût assuré, fortifié, réalisé tout cela... Ah ! le combat pendant lequel se joue un tel enjeu n'est pas poétique ? Ah ! tu préfères les

sonnets ! Pauvre petit ! Le poète qui saura rendre les émotions, les espérances, la fièvre d'un financier à l'heure d'une crise semblable, ce poète-là sera grand, grand... plus grand que tous les autres. Mais il n'est pas né. Il ne naîtra pas. Et, c'est tant mieux. Nous n'avons nul besoin de chansons pour passer en ce monde.

Paul écoutait. Ce côté tragique de l'existence affairiste ne lui était jamais apparu. Il ne le soupçonnait même pas, n'ayant point cherché à connaître les péripéties d'une spéculation financière et trop contemplatif, trop paisible aussi pour s'intéresser à une aventure périlleuse. Il écoutait toutefois, et, en artiste, qui entrevoit un monde nouveau, il admirait presque, mais avec crainte. Son père lui faisait peur. Cet individualisme militant troublait la quiétude du home, et la bonne maman Berger, apeurée, elle-même, se faisait toute menue, derrière sa corbeille à ouvrage.

Cependant, Pierre Dubois partit à rire.

— Je prêche, fit-il. C'est l'influence du pays. En Amérique, un tel speech me conduirait à l'asile des fous. Ce sont des vérités à la Palice pour les gens de là-bas. On ne les discute pas, on les pratique. Mais, comme tu n'as pas besoin de te les assimiler, j'aurais dû me taire.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Pas assez mouillé. — Des paysans se battaient à l'auberge ; chose extraordinaire, car le vin — et pour cause — n'y produisait jamais cet effet. Aussi l'hôtesse ne put-elle s'empêcher de dire à son mari : — Te vaiben, te n'a pas prâou méliâ.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Graines sélectionnées

Potagères - Fleurs - Fourragères.

Nouveautés de Glaieuls à grandes fleurs.

Oignons de Bégonias - Cannas - Pivoines - etc.

Spécialités de haricots sans fils.

F. Rochat, Lausanne

Louve 8

Envoi gratuit du prix-courant 1931.

Prudence !!!

Si vous voulez boire un apéritif de marque, sain, stomachique, hygiénique, ne demandez plus „un bitter“, mais exigez...

„ un Diablerets “



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannot

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne